

CHAPITRE VII

Le siège de Metz. — Le blocus commence dès le 19 août. — Dépêche de Mac-Mahon du 22 août. — Bazaine, qui la reçoit, demeure inactif. — Journée perdue le 26 août. — Attaque de Servigny et de Noisseville (31 août). — Retraite inexplicable du 1^{er} septembre. — Inaction continue du maréchal. — Négociations. — La mission de M. Régner. — Le général Boyer part pour Versailles, puis pour l'Angleterre. — Affaire de Ladonchamps. — L'armée affamée. — Son désespoir. — La capitulation. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Lorsque Paris apprit la nouvelle de la capitulation de Metz, son courroux fut d'autant plus grand que sa confiance avait été plus profonde. Lorsque Strasbourg était tombée, l'impression éprouvée n'avait été que de la douleur; la ville martyre paraissait depuis de longs jours condamnée. Metz, au contraire, semblait devoir résister et son armée paraissait pouvoir vaincre. Paris fut secoué par la colère en apprenant ce triste dénoûment. Mais s'il eût connu alors les véritables phases, bien ignorées à cette époque, de la capitulation de Metz, Paris eût bien plus encore senti la rougeur lui monter au front et le courroux lui entrer au cœur.

Les Prussiens ne se vantent pas trop de leur campagne devant Metz. Ils ont raison. Ce nom ne marque pour eux une victoire que parce que l'homme qui commandait à Metz prit soin de la leur rendre plus facile et comme inévitable. Encore une fois la France avait compté en toute sincérité d'oubli et d'abandon sur le maréchal Bazaine. Elle avait mis en lui son absolue confiance. C'est lui pourtant qui, entre tous, fit, par sa conduite inexplicable ou plutôt trop explicable, avorter tous nos espoirs, et rendit, hélas ! inutiles tous les efforts d'un peuple qui comptait sur des héros et fatalement rencontrait des traîtres.

Nous nous attachons, dans le cours de ces récits, à être trop modéré et trop calme pour qu'on nous accuse de céder à la passion et de présenter les événements ou les hommes sous des couleurs trop noires. Nous nous vouons à la recherche de l'impartialité; notre passion est celle du vrai et, partout où nous rencontrons une vérité inconnue, méconnue ou proscrite, nous nous efforçons de la mettre en lumière. Ainsi donc, on ne dira pas que nous accumulons à plaisir sur un homme la calomnie de la légende. Nous faisons, au contraire, le procès de la capitulation de Metz en tenant à la main les témoignages de l'histoire.

Au lendemain de la gigantesque bataille du 18 août, qui eût pu devenir une victoire pour nous si le maréchal Bazaine eût, nous le répétons, protégé sa droite (corps Canrobert) en mettant la garde en réserve derrière Saint-Privat-la-Montagne, l'armée française avait pris position autour de Metz et s'était retirée sous la protection des forts, tandis que l'ennemi commençait cet investissement qui devait nous conduire à la capitulation.

A peine avions-nous commencé ce mouvement de recul, que les Prussiens s'occupaient à nous fermer les routes autour de Metz, coupant la voie ferrée de Thionville, le télégraphe de la route de Briey, détruisant les ponts de positions difficiles à attaquer. Au nord, une partie de la plaine de Thionville était occupée par leurs troupes; à l'est, toute la ligne de Vrémcy à Ars-Laquenexy, en passant par les villages de Faily, Servigny, Noisseville; au sud, ils tenaient Peltre et Ars-sur-Moselle; à l'ouest, ils avaient pris les positions abandonnées par nous, Saint-Privat, Jussy, etc. (1). C'en était fait : le blocus commençait, le blocus de cette ville inexpugnable, le blocus d'une armée qui venait de livrer les plus formidables batailles du siècle, et qui n'en ressentait qu'un plus âpre désir de continuer la lutte. Au début du siège, l'esprit de cette magnifique armée de Metz était en effet excellent. « Le soldat d'infanterie, dit le général Deligny (2), avait conscience de la supériorité de son arme; la cavalerie avait pris de l'ascendant sur celle de l'ennemi, qu'elle n'avait jamais hésité à aborder, et, si l'artillerie était inférieure à celle de l'ennemi sous le rapport du nombre des canons, de leur calibre et de la vitesse du tir, on savait déjà qu'en rapprochant les distances et en combattant

(1) Voyez la *Campagne de la Moselle*, par E.-A. Spill.

(2) *Armée de Metz*, par le général Deligny, commandant la 1^{re} division d'infanterie de la garde (voltigeurs).

de plus près, cette infériorité était notablement diminuée. » On pouvait donc tout tenter et tout espérer avec une telle armée, à la condition que le commandant en chef montrât de la décision, de l'énergie et du patriotisme.

Mais, dès le lendemain de Saint-Privat, le maréchal prend cette attitude expectante, inerte, pleine d'une quiétude dédaigneuse qu'il gardera jusqu'à la fin du siège. Il a sous la main une armée frémissante qui vient de montrer son courage et qui demeure prête à tous les sacrifices, il a 240,000 hommes à sa disposition, en comptant la garnison de Metz, la garde nationale, la garde mobile, près de 20,000 paysans réfugiés dans la ville et dont il peut faire des ouvriers, des ferrassiers. Il n'en tira aucun parti. Il se laissait enfermer dans une zone restreinte autour des forts, sans autres vivres ou fourrages que ceux des réserves de l'armée. Il demeurait là, inactif, hésitant, ne sachant s'il allait essayer encore de s'ouvrir la route de Verdun, ou s'il attendrait que l'armée de Mac-Mahon fût formée pour la rejoindre à travers les lignes prussiennes. On peut dire que le maréchal Bazaine, dès ce moment, n'eut qu'une pensée, une seule, celle de conserver libre d'une opération politique future, l'armée qu'il commandait et qui venait de perdre 29,227 hommes dans les journées de Rézonville et de Gravelotte. Sachant bien que l'armée de Metz était la seule force militaire réellement organisée qui restât encore à la France, il voulait, en demeurant à sa tête, disposer plus tard, et selon son gré, du sort de la patrie.

Après avoir littéralement congédié l'empereur, qu'il trouvait embarrassant, dès le 12 août, il était prêt à voir venir les événements et croyait, grâce à ses soldats, les dominer et les diriger. Sans nul doute l'appât de quelque colossale et ambitieuse aventure naquit et grandit dans l'esprit de ce soldat sur lequel comptait, — vainement, — la malheureuse France. La vérité est connue aujourd'hui. Au lendemain de la capitulation de Metz, plus de 4,000 officiers sur les 6,000 faits prisonniers, furent internés à Hambourg : parmi eux se trouvaient la plupart des chefs de service et des officiers de l'état-major général. Tous avaient la conviction intime que l'intérêt de personnages puissants pourrait un jour pousser les chefs supérieurs à passer sous silence des faits graves et cruels. En conséquence, les mieux informés résolurent de réunir, de condenser en quelque sorte les nombreux renseignements et documents qu'ils avaient été à même de recueillir au début de la campagne, et pendant les soixante-dix jours de siège.

Un colonel justement réputé dans l'armée pour sa science militaire et son talent de littérateur, M. d'Andlau, se chargea de la rédaction du livre, ou plus exactement, du rapport d'ensemble. Le

manuscrit, terminé dans les derniers jours de janvier, fut soumis par son auteur aux principaux membres de la commission officieuse de Hambourg, qui inscrivirent en marge leurs observations. Nous pouvons affirmer de source certaine, écrit M. Wachter, que toutes ces notes étaient de nature à atténuer la forme un peu acerbe sous laquelle étaient présentés les faits qui compromettent le plus gravement le maréchal Bazaine. Ses actes les plus insignifiants en apparence ont été soumis à un examen consciencieux, et il n'est pas un fait que l'auteur de la campagne et des négociations de Metz ne soit prêt à prouver par des témoignages irréfutables.

Or, c'est ce livre, publié sous le titre de : *Metz, campagnes et négociations, par un officier supérieur de l'armée du Rhin*, qui forme aujourd'hui, avec le travail publié par le conseil municipal de la ville de Metz, le témoignage le plus accablant contre le maréchal Bazaine. Les hésitations calculées, l'inaction, le dédain du maréchal sont dans ces travaux soulignés par des faits. Toute la seconde quinzaine d'août, où les instants étaient si précieux, fut tristement inutilisée. Lorsque Mac-Mahon interrogeait Bazaine, celui-ci lui répondait par quelque dépêche vague dans le genre de celle qui partait, le 20 août, du quartier général du Ban-Saint-Martin : « L'ennemi grossit toujours autour de nous et je suivrai très-probablement pour vous « rejoindre la ligne des places du nord. Je vous « préviendrai de ma marche, si je puis toutefois « l'entreprendre sans compromettre l'armée. » Ainsi, rien de net et de décisif. Toujours l'hésitation et l'expectative.

Cependant, le 22 août, Mac-Mahon, averti que Bazaine allait essayer de se jeter par Montmédy sur la route de Sainte-Ménéhould à Châlons, se met en marche, faisant savoir à Bazaine que le mouvement en avant est commencé. La dépêche, partie le 22, arriva au maréchal Bazaine dans la journée du 23 août. Ici se place un incident qui a son importance et qui met au grand jour la conduite du commandant en chef de l'armée de Metz. Cette dépêche, par laquelle le maréchal de Mac-Mahon annonçait à son collègue de Metz sa marche vers Montmédy, le maréchal Bazaine ne l'avoir reçue; d'un autre côté, un colonel d'état-major affirme sur l'honneur non-seulement l'avoir vue entre les mains du commandant en chef, mais en avoir reçu directement communication de ce dernier.

La veille, 22 août, les troupes avaient reçu l'ordre de réduire les bagages, et, dès le 23, Bazaine pouvait commencer ses opérations vers Mac-Mahon. Le 26 seulement, trois jours après, il essayait, on va voir comment, de traverser les lignes prussiennes.

Dès le matin, la concentration des troupes s'o-

père sur la rive droite de la Moselle. Il pleut à torrents, une pluie diluvienne, mais, tout heureux de marcher en avant, les soldats rient sous l'ondée, narguent le mauvais temps et attendent, impatients, l'ordre d'attaquer. Un seul pont est préparé pour l'écoulement de cette grande armée. Il faut huit heures pour faire passer tous les régiments, enfin à trois heures, quelques bataillons seuls sont encore sur la rive du fleuve, lorsque, brusquement, un contre-ordre arrive. Il faut que les troupes reviennent sur leurs pas, rentrent dans leurs cantonnements, et marchent une partie de la nuit après avoir marché tout le jour.

Que s'était-il passé dans l'esprit ou les conseils des officiers généraux ? Vers midi, le général en chef avait fait appeler au château de Grémont tous les chefs de corps et tenu un conseil de guerre. « *Quand un général est possédé d'une idée énergique, a dit à ce propos Changarnier au Corps législatif le 29 mai 1871, il ne doit réunir ses lieutenants que pour leur donner des ordres.* » Bazaine leur demandait des conseils. Une seule voix, faut-il le dire, s'éleva pour conseiller de marcher en avant et de faire une trouée immédiate. C'était celle du maréchal Le Bœuf. Responsable de tous nos désastres, cet homme d'un talent militaire remarquable, mais rendu inutile par son humeur de courtisan, le maréchal Le Bœuf voulait du moins essayer de réparer son irréparable infatuation et sa criminelle assurance. Il en avait été de lui aux Tuileries comme de ces généraux dont parle le vieux Tavannes : « *Peu sert en France, dit-il, de savoir les batailles et assauts qui ne savent la cour et les dames.* » Ce ministre de la guerre, pour plaire au maître et faire sa cour, avait déguisé la vérité. Il tâchait du moins, en couvrant sa poitrine de décorations, en s'exposant au feu, en allant de l'avant, d'arracher au sort un trépas que le sort lui refusa. Ce jour-là, il voulait à tout prix combattre.

On ne l'écouta point. On écouta le général de Coffinières, gouverneur de Metz, qui demandait qu'on ne dégarnît point la place de ses défenseurs. Funeste conseil. La journée se passa. Les troupes, étonnées, rentrèrent dans leur bivouac après être demeurées vingt-six heures sous les armes et se demandant pourquoi on les en avait fait sortir. « Si nous avions percé, dit encore Changarnier (mais trop tard), le rideau peu épais que nous avions devant nous, nous aurions eu dès le lendemain des nouvelles précises de l'armée du maréchal MacMahon et conformant notre marche à la sienne, nous l'aurions ralliée deux jours avant qu'elle vint se jeter dans le gouffre. »

Du 27 au 30 août, tandis que l'armée de MacMahon combat dans les Ardennes, Bazaine demeure inactif. Il ne se décida à agir que le 31, à quatre heures de l'après-midi seulement. Alors, après

une violente canonnade, lorsque les batteries des forts Saint-Julien et de Belle-Croix eurent fait taire et reculer les batteries ennemies, l'infanterie française, tambour battant, s'ébranla, au pas de charge, avec une ardeur singulière. Cette fois, dans cette journée, on sentit vraiment passer dans l'armée, avide de combattre, l'âme de la France. Les roulements des tambours empêchaient d'entendre le sifflement des balles. Dans toutes les âmes un espoir, du courage dans tous les cœurs. On a exalté, dit un témoin, le courage des troupes, on leur a annoncé que « l'empereur est à Thionville avec 80,000 hommes. Il faut enfoncer l'ennemi pour le rejoindre. » La magnifique cavalerie de la garde, massée en arrière, regardait avec une admiration fiévreuse ces fantassins qui avançaient, intrépides et sûrs de vaincre, et se demandant si bientôt une charge à fond de train n'allait pas écraser l'ennemi. On pouvait tout faire de cette armée vaillante.

La ligne des tirailleurs ennemis est repoussée ; à travers les haies, les vignes, les fossés, on avance. La division Montaudon, dont le chef est blessé, enlève les villages de Montoy et de Flanville. A huit heures, les troupes reçoivent l'ordre de pousser sur Rétonfey. D'un autre côté, les troupes du 4^e corps avaient enlevé Servigny tandis que le maréchal Le Bœuf faisait emporter Noisseville à la baïonnette, se portant, par une affectation de témérité, aux points les plus dangereux, cherchant la mort et ne réussissant qu'à faire tuer ou blesser presque tout son état-major. Il était neuf heures, la nuit était venue. On ne se trouvait plus qu'à deux mille mètres environ de la position de Sainte-Barbe, objectif du mouvement et qu'il fallait envelopper et enlever. Nos troupes bivouaquèrent sur les positions conquises, tandis que le maréchal Bazaine, au lieu de demeurer au milieu de ses soldats, rentrait se coucher à Saint-Julien.

On n'a pas oublié que, le 18 août, tandis que le corps Canrobert était écrasé à Saint-Privat, le maréchal Bazaine déjeunait paisiblement chez le curé de Plappeville. C'est ce qui a fait dire au général Changarnier en parlant du commandant en chef de l'armée de Metz : « Il a eu l'insigne infortune de ne pas assister à la bataille de Gravelotte. » Comment l'histoire nomme-t-elle les généraux qui ont de semblables infortunes ?

Nous n'avions fait occuper la partie de Servigny que nous avions emportée que par quelques compagnies. A une heure du matin, l'ennemi, arrivant en forces, nous enlevait ce village, mais sans oser pousser au delà. Le lendemain matin, 1^{er} septembre, le feu recommençait dès l'aube. On répondit vivement à la mousqueterie et à l'artillerie des Prussiens, mais les soldats étaient sans ordre. Nulle direction, nulle volonté ; des com-



Sentinelle prussienne aux avant-postes.